

## « Bilico »

Diane Pavlovic

---

Numéro 42, 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/26936ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

### Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

### ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

### Citer ce compte rendu

Pavlovic, D. (1987). Compte rendu de [« Bilico »]. *Jeu*, (42), 149–151.

Roger était sans pudeur et n'avait pas envie d'ignorer ceux qui sont là devant lui, fascinés par l'extraordinaire. L'anonymat (R.P.), c'est le grand drame du petit bonheur.

Philosophe de la routine, R.P., humoriste parfois à son insu, émeut (et s'émeut probablement lui-même) quand il nous parle de sa vieille mère malade et accaparante dont il cherche à se déposséder. Il nous touche quand, dans un parc, il partage son sandwich avec les pigeons, quand il nous décrit les tragédies humaines de son métier d'infirmier. Puis il oublie son propre drame pour nous raconter ceux des personnages de *soaps* américains, comme s'il avait soudainement conscience que les histoires des autres (ceux qu'on invente) allaient peut-être susciter chez le spectateur un intérêt plus soutenu (ce qui cependant ne fut pas le cas, le soir où j'y étais). R.P. est un animal domestique devenu animal de cirque et il est plus intrigant que tous les personnages de *Dynasty*.

Le spectacle de Normand Daoust est précis, le monologue navigue entre l'humour de situation et l'humour de réplique sans jamais jouer sur l'absurde. Tout est cohérent, le texte et le jeu. Tout est nécessaire, parfois même prévisible comme un téléroman et pourtant, ici, parce que R.P. se livre sans pudeur, le spectateur participe au petit bonheur final de R.P., un voyage dans le Sud avec son amie Manon.

Je quitte le théâtre. R.P. ne serait jamais parti en voyage si les spectateurs n'avaient pas été là pour l'écouter. Et ç'aurait été dommage. Il fallait que Roger (enfin un Roger qui n'est pas un Roger) Paquette survive.

L'étrangeté, c'est d'oser un spectacle si peu «à la mode» même si, à bien y penser, il est d'une époque précise: le 10 octobre 1986, soir où j'étais l'un de ses confidentes. Ou voyeurs?

**claude poissant**

## «bilico»

Texte de Marco Micone. Mise en scène: Daniel Valcourt; assistance et régie: Francine Émond; décor: Marcel Dauphinais; costumes: Manon Desmarais; éclairages: Guy Simard; musique: Pierre Moreau (avec des extraits musicaux de Giovanna Marini); maquillage: Jacques Lafleur; coiffure: Pierre Lafontaine. Avec Marie Codebecq (Maria), Patrice Coquereau (Nino), Danielle Fichaud (Danielle), Jacques Gallipeau (Franco), Jean-Denis Leduc (Luigi) et Guy Vaillancourt (Bilico). Production du Théâtre de la Manufacture présentée au Restaurant-théâtre la Licorne, du 7 novembre au 21 décembre 1986.

### **entre la brise parfumée et le tourbillon infernal**

Un homme, qui a jadis émigré d'Italie au Québec et qui a épousé ici une farouche militante de l'indépendantisme, s'interroge, tous rêves enfuis, sur ce qu'il est devenu, sur ce qu'est devenue sa société et sur ce que deviendra son fils, avec qui il tente d'établir un contact réel, basé sur des valeurs fondamentales un peu perdues depuis toutes ces années. Il l'emmènera dans son village natal, maintenant déserté, essaiera de retrouver la beauté du vent (devenu glacé), la pureté et la vitalité de l'eau (la fontaine est tarie), l'exubérance des volées de cloches (elles se sont tuées) et la liberté du vol des oiseaux (ils s'en sont tous allés, sauf un que sa vieille mère, nostalgique, tient en cage).

L'histoire est belle, mais on en comprendra aisément les dangers: lyrisme et poésie qui, s'ils sont plus ou moins bien maîtrisés, risquent de virer au mélodrame involontaire, quinquillerie symbolique que trop de lourdeur et trop d'insistance finissent par rendre agaçante, pathos et bons sentiments en quantité juste au-dessus du seuil de tolérance de spectateurs pourtant bien disposés. Le texte lui-même n'a pas toujours évité ces écueils; mais il était bien peu servi



Jacques Galipeau (Franco) et Marie Codebecq (Maria), les grands-parents retournés dans leur village natal de *Billico*.  
Photo: Mirko Buzolitch.

par une mise en scène qui n'est pas arrivée à se décider entre réalisme et onirisme ou qui, du moins, n'a pas su créer un lien harmonieux entre les deux.

Dans un environnement austère et stylisé (effets de marbre bleu et esquisse de fontaine) vide de meubles, d'objets et d'accessoires, des comédiens qu'on voyait parfois travailler faisaient de leur mieux pour nous faire croire aux malheurs de leurs personnages, tandis qu'un mystérieux homme à la valise apparaissait parfois dans une lumière glauque pour ponctuer les scènes et apporter un élément de suggestion qui n'a jamais été ni très bien défini, ni très bien intégré au reste.

Et, comme le rythme général était plutôt lâche, nous avions tout le loisir de relever de petits détails irritants à la longue: je passe sur le village où naissaient plus de garçons grâce à la qualité de son eau (non, cette phrase n'était distanciée d'aucune façon),

sur la superficialité de Danielle, attachée aux seules valeurs matérielles alors que les hommes de la famille, eux, sont en contact étroit avec les éléments et avec l'essence de la vie, pour m'attarder sur la façon dont ce texte récupérait à peu près toutes les interrogations qui sont ou qui ont été dans l'air: nostalgie de la belle époque engagée (plus importante encore que la nostalgie du pays et des racines) et désarroi actuel, regard «critique» jeté rétrospectivement sur le séparatisme québécois qui n'était le fait que de petits bourgeois mal déguisés (et qui sont trop heureux, aujourd'hui, de pouvoir enfin se consacrer à leurs piscines creusées et à leurs ordinateurs), conflits entre les générations, peur de la figure du Père (Luigi écrase autant son fils Nino qu'il est lui-même écrasé par Franco), incommunicabilité (Danielle vogue d'un congrès ou d'une réunion à l'autre, délaissant l'harmonie familiale) et cri d'espoir à la fin: Nino, décidant de rester avec ses grands-parents dans le petit village italien dont il saura rouvrir les

maisons, libère le petit oiseau de sa grand-mère, avec force gestes grandiloquents et larmes réprimées de part et d'autre.

Je ne suis pas en train de me moquer des thèmes qu'abordait ce spectacle, ni de son désarroi, réel et parfois touchant. Mais il maniait des images trop éculées, trop convenues pour ne pas en avoir questionné la formulation davantage qu'il ne l'a fait. *In Billico* signifie «en équilibre»: entre l'ici et l'ailleurs, entre les racines et l'anonymat moderne, entre la préoccupation sociale et le confort individuel, entre le passé, le présent et l'avenir. Cette tension, cette position précaire à la frontière de plusieurs éléments, nous ne l'avons ni vue ni entendue. Nous avons assisté à la répétition, parfois laborieuse et jamais critique (tout s'offrait avec une naïveté qui eût pu émouvoir, mais qui détonnait trop pour cela), de problématiques que nous connaissions par coeur.

**diane pavlovic**

## «circuit fermé»

Texte et mise en scène: Alain Fourmier; assistance à la mise en scène: Patricia Tulasne; musique originale et effets sonores: Marc Pérusse; musique de la chanson «Lettre à maman»: Sylvie Tremblay; scénographie: Mario Bouchard; assistance aux costumes: Louise Lamirande; éclairages: Mario Bouchard et Louis Côté; conception et réalisation des diapositives: Carole Dorris; recherche: Sylvie Marcoux. Avec Nathalie Dupont (Johanne), Sylvie Guillot (Sylvie, Liliane, Lyne), Jean Maheux (clients, le caméraman, le «chum» de François) et Bruno Viens (François). Production de l'Atrium présentée à la salle Fred-Barry, du 6 au 15 novembre 1986.

### vers un débat majeur

«*Circuit fermé*, un regard sur la prostitution des mineur(e)s», annonce le programme du spectacle. Une semblable présentation peut faire craindre un théâtre par trop proche de la peinture de moeurs urbaines décadentes (du type: «Moi, Christiane Chose...»), une mise en scène moralisante ou mélodramatique, voire encore la mise en texte d'une longue intervention d'auteur déguisée en constat sociologique de grande surface (du genre: «Visez-moi cette engeance; si c'est pas malheureux!»). Cette production de l'Atrium a su éviter ce triple écueil. Aidé par un travail d'enquête et de réflexion préalable, qui conduisit à la constitution d'un dossier établi sur la base de rencontres avec des prostitués (filles et garçons) et des agents sociaux directement concernés, le texte trouva de la sorte des balises et des garanties l'empêchant de s'épancher dans des effets rhétoriques trop faciles. De plus, c'est un véritable objet théâtral que propose l'équipe de production: ni la mise en scène, ni le jeu, ni la scénographie (simple et brillante) n'ont été négligés.

Les divers éléments de récit qui composent l'ensemble ont été stylisés afin de ne pas donner corps à une sorte de fresque sociale susceptible d'engendrer une lecture